

# Le Sylphe

L'aile ternie et de rosée humide,  
Sylphe inconnu, parmi les fleurs couché,  
Sous une feuille, invisible et timide,  
J'aime à rester caché.

Le vent du soir me berce dans les roses ;  
Mais quand la nuit abandonne les cieux,  
Au jour ardent mes paupières sont closes :  
Le jour blesse mes yeux.

Pauvre lutin, papillon éphémère,  
Ma vie, à moi, c'est mon obscurité !  
Moi, bien souvent, je dis : « C'est le mystère  
« Qui fait la volupté ! »

Et je m'endors dans les palais magiques,  
Que ma baguette élève au fond des bois,  
Et dans l'azur des pâles véroniques  
Je laisse errer mes doigts.

Quand tout-à-coup l'éclatante fanfare  
A mon oreille annonce le chasseur,  
Dans les rameaux mon faible vol s'égare,  
Et je tremble de peur.

Mais, si parfois, jeune, rêveuse et belle,

Vient une femme, à l'heure où le jour fuit,  
Avec la brise, amoureux, autour d'elle  
Je voltige sans bruit.

J'aime à glisser, aux rayons d'une étoile,  
Entre les cils qui bordent ses doux yeux ;  
J'aime à jouer dans les plis de son voile  
Et dans ses longs cheveux.

Sur son beau sein quand son bouquet s'effeuille,  
Quand à la tige elle arrache un bouton,  
J'aime surtout à voler une feuille  
Pour y tracer mon nom...

Oh ! respectez mes jeux et ma faiblesse,  
Vous qui savez le secret de mon cœur !  
Oh ! laissez-moi, pour unique richesse,  
De l'eau dans une fleur.

L'air frais du soir ; au bois, une humble couche ;  
Un arbre vert pour me garder du jour...  
Le sylphe, après, ne voudra qu'une bouche  
Pour y mourir d'amour !

Charles Dovalle (1807–1829)